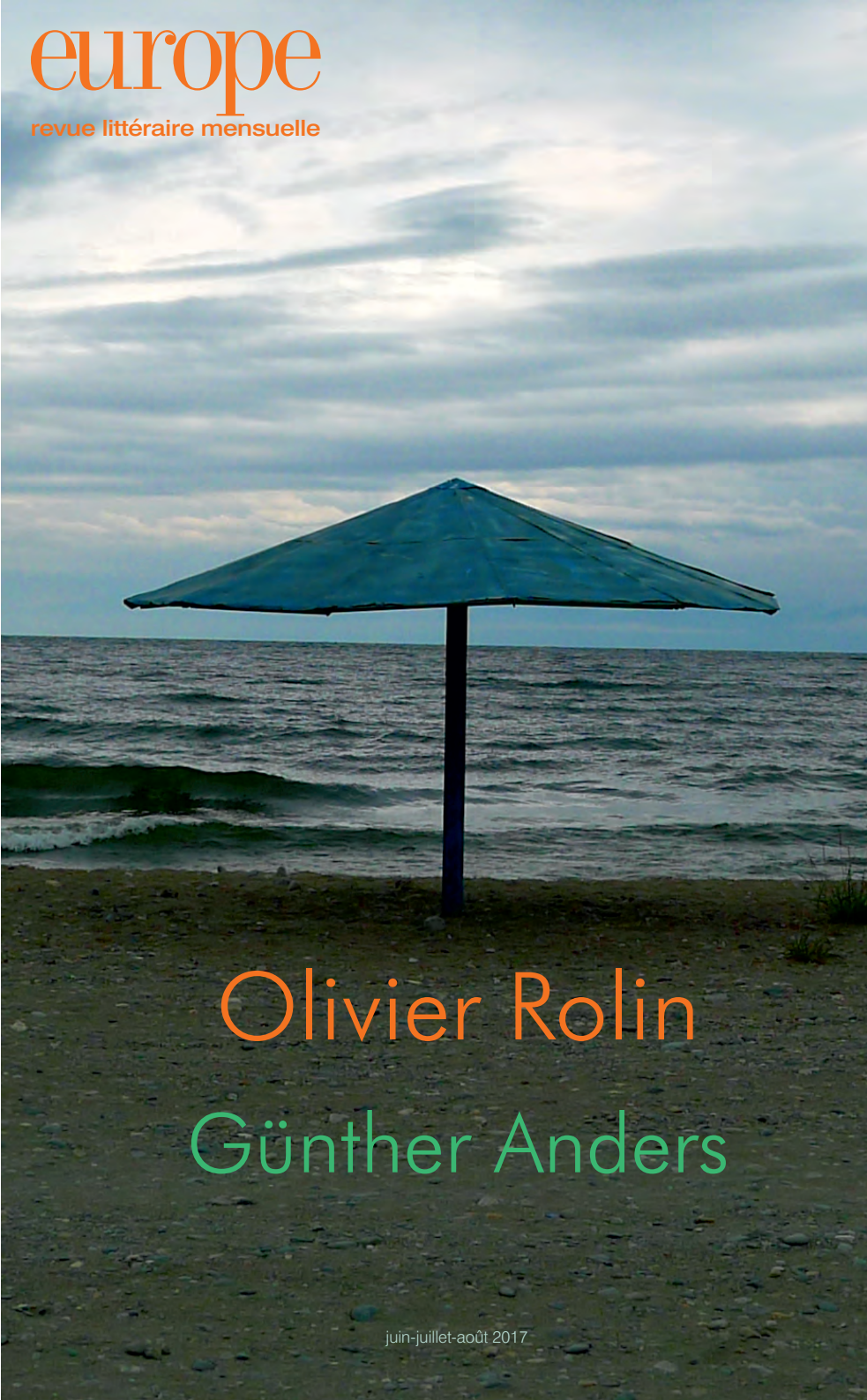
europe
revue littéraire mensuelle



Olivier Rolin

Günther Anders

juin-juillet-août 2017

« On écrit parce qu'on est mal placé dans son époque. Parce qu'on s'y sent dépaysé »,
dit Olivier Rolin. Vagabondant parmi les paysages, les époques et les livres,
cet écrivain nous embarque dans une traversée au long cours.
L'Histoire est sa grande affaire, les larges espaces géographiques aussi.
La littérature selon Olivier Rolin arpente la déchirure entre le réel et l'idéal,
mais elle le fait comme on répond à l'appel du large.
De Veracruz à la Terre de feu, des îles Solovki aux rives du fleuve Amour,
ses pérégrinations dans l'espace sont aussi des immersions dans le temps.
Il est peu d'auteurs contemporains qui savent composer un monde
d'une telle profondeur de champ. Bien peu qui possèdent un registre
de thèmes et de langue aussi étendu. Très peu, enfin, qui s'aventurent
aussi loin des schémas du roman traditionnel.
Ce qui hante Olivier Rolin, outre la puissance de certains paysages,
la mémoire des livres et la nostalgie de quelque amour perdu,
ce sont des moments d'acmé historique où une grande espérance avorte,
où une utopie généreuse accouche d'une tragédie ou, plus banalement,
de la désillusion. Ce vertige de la défaite, cette « énigmatique puissance
de l'échec » nourrit une mélancolie profonde, comme si Olivier Rolin
portait encore, au-delà de ses années militantes, « le deuil de la révolution ».
Et tout cela affleure dans ses livres avec un beau souci des musiques
de la phrase, du tempo, des chromatismes, des accords en mineur,
avec parfois une mélodie schubertienne dans des romans qui sont toujours
aux marges de la poésie, de la méditation intérieure, du murmure de l'âme.

Gérard Cartier, Olivier Rolin, Christian Garcin, Mathias Énard, Jean-Christophe Bailly,
Pierre Michon, Jean-Claude Milner, Jacques-Pierre Amette, Norbert Czarny,
Agnès Castiglione, Pierre Schoentjes, Michel Deutsch, Katelijne de Vuyst,
Jean-Baptiste Harang, Jean-Claude Pinson, Jean-Pierre Martin, Bruno Blanckeman.

GÜNTHER ANDERS

Günther Anders est un philosophe qui a d'abord pensé le monde
qui nous enveloppe, celui que nous avons domestiqué (dans son anthropologie),
puis qui s'est interrogé sur le devenir de l'univers physique, de la nature
(à partir de ses réflexions sur les révolutions industrielles) et de la Terre
(à partir de ses réflexions sur la menace d'une apocalypse nucléaire).
Anders avait la conviction que chaque époque engendre ses obscurantismes
et doit produire ses Lumières. Une des sources de la puissance
politique de son œuvre tient au fait qu'il a su articuler l'impératif
de sauver le monde avec celui de le changer.

Christophe David, Günther Anders, Jason Dawsey, Micaela Latini, Christian Dries,
María Carolina Maomed, Isaac Mosqueda, Yotetsu Tonaki, Benoît Reverte.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50088-0

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Le numéro 20 €

VI-2017

95e année — N° 1058-1059-1060 / Juin-Juillet-Août 2017

SOMMAIRE

OLIVIER ROLIN

Gérard CARTIER	**3**	Invitation en Rolinie.
Olivier ROLIN	**13**	L'éloignement.
◆		
Christian GARCIN	**28**	Un abécédaire pour Olivier Rolin.
Mathias ÉNARD	**43**	Neiges.
Jean-Christophe BAILLY	**47**	Le grand large sur la Terre.
Pierre MICHON	**53**	Lénine et les fleurs bleues.
◆		
Olivier ROLIN	**56**	Considérations sur l'arbre.
Olivier ROLIN	**59**	Machine.
Olivier ROLIN, Jean-Baptiste HARANG	**63**	Le Grand Cirque.
◆		
Jean-Claude MILNER	**68**	La passion du monde.
Jacques-Pierre AMETTE	**72**	Olivier Rolin, le noir baudelairien.
Norbert CZARNY	**76**	L'éloge de la littérature.
Agnès CASTIGLIONE	**81**	Les routes du romanesque.
Pierre SCHOENTJES	**90**	Les ciels de Rolin.
Michel DEUTSCH	**102**	*L'Invention du monde*. Notes et contre-notes à propos du roman.
Katelijne DE VUYST	**112**	« D'où elle ainsi ni d'homme ».
◆		
Jean-Claude PINSON	**123**	Roman *est* poésie.
Jean-Pierre MARTIN	**137**	L'art des mots et la trempe.
Bruno BLANCKEMAN	**148**	Un adieu aux armes ?

GÜNTHER ANDERS

Christophe DAVID	**163**	Günther Anders et le monde, le monde et Günther Anders.
Günther ANDERS	**181**	Le courrier des morts.
Jason DAWSEY	**206**	Compréhension fragile.
Micaela LATINI	**225**	Figures posthumes.
Christian DRIES	**239**	La vérité peut être livrée sur le plateau de la vérité ou sur celui de la non-vérité.
María Carolina MAOMED et Isaac MOSQUEDA	**254**	L'univers des appareils.
Yotetsu TONAKI	**267**	Günther Anders et le Japon. Penser le post-humain.
Benoît REVERTE	**281**	Günther Anders et les sciences.

CAHIER DE CRÉATION

Vera PAVLOVA **298** Le ciel n'est pas loquace.
Paloma HIDALGO **304** Nativité.
Cécile SANCHEZ **310** Burn out.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **319** La correspondance Georges Perros-Henri Thomas.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **325** Le Diderot de notre temps.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **332** Un théâtre visionnaire.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **336** L'Amérique malade de ses fantasmes et de ses peurs.

La musique

Béatrice DIDIER **339** Trompe-la-Mort.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **343** Les années Olga.

NOTES DE LECTURE

346

POÉSIE

Arthur RIMBAUD, Paul VERLAINE : *Un concert d'enfers. Vers et poésies*, par Karim Haouadeg.
Pierre REVERDY / Pablo PICASSO : *Le Chant des morts*, par Alain Freixe.
Jacques LÈBRE : *L'Immensité du ciel*, par Karim Haouadeg.
Bohdan CHLÍBEC : *Une cour en hiver*, précédé d'*Une chambre obscure*, par Victor Martinez.
Jean-Michel MAULPOIX : *L'Hirondelle rouge*, par France Burghelle Rey.
Jaan KAPLINSKI : *Difficile de devenir léger*, par Pierre Lecœur.
Patrick GUYON : *Le Testament d'Abel*, par Sergi Javaloyès.
Emmanuel LAUGIER : *L'œil bande*, par Alain Freixe.
Christian VIGUIÉ : *Limites*, par Isabelle Lévesque.
Laurent CENNAMO : *FH*, par Françoise Delorme.
Bruno CANY : *Lignes d'ombres, poésie sceptique*, par Malgorzata Grygielewicz.
Mélanie LEBLANC : *Des falaises*, par Philippe Longchamp.
Erwann ROUGÉ : *L'Enclos du vent*, par Michel Ménaché.
Françoise ASCAL : *Entre chair et terre*, par Isabelle Lévesque.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Enis BATUR & Yiğit BENER : *Délires simultanés*, par Michel Ménaché.
Edith BRUCK : *Qui t'aime ainsi*, par Joëlle Gardes.
Jack LONDON : *Romans, récits et nouvelles*, par Matthieu Gosztola.
Michel BAGLIN : *Eaux troubles*, par Jacqueline Saint-Jean.
Marie-Louise AUDIBERTI : *Je déménage*, par Bernard Fournier.
Pascal DETHURENS : *Vita nova*, par Mathieu Jung.
Guillaume BASQUIN : *(L)ivre de papier*, par Claude-Raphaël Samama.

ESSAIS, DIVERS

Évelyne GROSSMAN : *Éloge de l'hypersensible*, par Erwan Guéret.
Caroline SAGOT DUVAUROUX : *Un bout du pré*, par France Burghelle Rey.
Barbara LECOMPTE : *L'Encrier de madame de Sévigné*, par Joëlle Gardes.
Gérard MACÉ : *Baudelaire*, par Thierry Romagné.
Jean-Louis COATRIEUX : *Alejo Carpentier — De la Bretagne à Cuba*, par Albert Bensoussan.

Notre couverture : *Du côté de Severobaïkalsk, Sibérie*. © Photo JBP.
© Europe, 2017

INVITATION EN ROLINIE

Les lecteurs nonchalants ont tendance à réduire l'œuvre des écrivains à un ou deux romans — pour Olivier Rolin, *Port-Soudan* et *Tigre en papier*. C'est non seulement injuste, c'est aussi très réducteur, comme le prouvent les deux gros volumes de ses œuvres complètes publiés il y a quelques années sous le titre générique *Circus*. Peu d'auteurs français contemporains qui savent composer un monde d'une telle profondeur de champ. Bien peu qui possèdent un registre de thèmes et de langue aussi étendu. Très peu, enfin, qui s'aventurent aussi loin des schémas du roman traditionnel. Si son écriture est mobile (« elle doit s'adapter à son objet », dit-il dans l'entretien qu'on lira plus loin), sa voix, très singulière, est presque immédiatement reconnaissable. Je laisserai aux écrivains et critiques qui ont accepté de participer à ce dossier le soin d'une approche ordonnée et systématique de quelques aspects de cette œuvre foisonnante, me contentant d'en définir les pôles et d'en présenter les thématiques les plus importantes.

L'HISTOIRE est la grande affaire d'Olivier Rolin. « On écrit parce qu'on est mal placé dans son époque. Parce qu'on s'y sent dépaysé. [1] » L'Histoire à laquelle il s'attache est un archipel. De l'océan des siècles émergent quelques périodes privilégiées où l'humanité, ou plutôt ce qu'on nommait autrefois le peuple (vocable qu'on n'écrit pas aujourd'hui sans une certaine hésitation), a cherché à se rendre maître de son destin. En France, la Commune de Paris (*Un chasseur de lions*) ; la Résistance et la Libération (le père de l'écrivain participa militairement à la lutte contre le nazisme) ; et, bien sûr, Mai 68 (*Tigre en papier*) : on connaît le long engagement d'Olivier Rolin (1967-1974) au sein d'un groupe maoïste, la Gauche prolétarienne, dont il dirigea la « branche militaire », ce qui le contraignit à passer dans la clandestinité — cet engagement, qui confine à la légende, fut pour lui une expérience capitale qui, à défaut de l'écrivain, façonna durablement l'homme. À l'étranger, une véritable fascination le ramène sans cesse vers la Russie de la période

1. Entretien avec Nathalie Crom pour *Télérama* (23 août 2008).

soviétique ; outre de nombreux textes dispersés, elle lui a fourni la matière de plusieurs livres et récits (entre autres, il y a peu, *Le Météorologue*). Il s'agit toujours, on le voit, de moments d'acmé historique où une grande espérance avorte, où une utopie généreuse accouche d'une tragédie ou, plus banalement, de la désillusion — même la Résistance, qui se renie dans les guerres d'Indochine et d'Algérie. Ce vertige de la défaite, cette « énigmatique puissance de l'échec [2] » nourrit une mélancolie profonde, comme si Olivier Rolin portait encore, au-delà de ses années militantes, « le deuil de la révolution [3] ». Une nostalgie de l'action qui change le monde (ainsi, au cours d'un débat, a-t-il confié que « … ce qui serait complètement beau […] c'est d'être écrivain, philosophe et soldat [4] »), un rêve héroïque imprègne son œuvre, sans jamais prendre les formes schématiques du politique, témoignant plutôt d'une conscience historique qui, de nos jours, tend malheureusement à s'effacer. Aucun de ses livres où, même en dehors des périodes de cristallisation révolutionnaire, l'Histoire ne soit présente d'une façon ou d'une autre, contribuant au récit ou lui composant un contrepoint harmonique — que l'on pense à l'aventure du Général Gordon qui tenait le Soudan pour l'Angleterre, dont l'épopée, tressée à l'intrigue de *Méroé*, fournit au roman un arrière-plan saisissant.

LA GÉOGRAPHIE, c'est-à-dire le monde réel, pour lequel Olivier Rolin manifeste une curiosité insatiable. Hormis son premier ouvrage (*Phénomène futur*), tous ses livres sont *situés*, depuis les courts récits rassemblés dans *Mon galurin gris*, dont la scène est limitée à un territoire étroit, une île, une ville, voire un bar, jusqu'au vaste récit de *L'Invention du monde*, où c'est la terre entière qui est saisie dans le compas du narrateur : ce « roman » est fait des milliers d'événements publics ou privés, futiles ou terribles, banals ou extravagants relatés par les journaux de la planète datés d'un même jour, celui de l'équinoxe du printemps 1989. Souvenons-nous qu'au sortir de sa période d'engagement radical, Olivier Rolin réalisa des reportages pour différents journaux (en particulier *Libération* et *Le Monde*), parcourant la planète en tous sens, avec une prédilection pour les pays où l'Histoire s'écrivait — le Liban, l'Afghanistan, etc. S'il ne se refuse pas à la description de la nature (qu'on lise par exemple la belle peinture des bords du Nil à El-Khandaq [5]), sa sensibilité le conduit plutôt vers les paysages urbains et autres lieux

2. *Méroé*, Le Seuil, « Points », p. 95. Pour les références des ouvrages d'Olivier Rolin, on consultera la bibliographie publiée *infra* p. 10-11.
3. Pierre Michon : « Âme errante » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin*, p. 10. Dans l'épilogue du *Météorologue*, Olivier Rolin écrit : « Il n'y a pas d'autre épopée des temps modernes (c'est-à-dire des temps déjà passés) que celle de la Révolution » (p. 194).
4. Table ronde « Les nouveaux malfaiteurs » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin*, p. 175.
5. *Méroé*, op. cit., p. 77

modelés par l'activité humaine, en particulier lorsqu'ils portent les stigmates du passé. Dans cet esprit, à côté de ses grands livres, qu'on me permette de manifester un penchant particulier pour les récits vagabonds de *Mon galurin gris*, « petites géographies » où s'entremêlent tous les thèmes qui lui sont chers. Le motif de l'errance fournit d'ailleurs une belle métaphore de la manière d'Olivier Rolin : j'y reviendrai.

La Russie est la terre d'élection d'Olivier Rolin. Outre de nombreuses évocations ponctuelles, il a consacré pas moins de cinq livres à la Russie et aux pays de l'ancienne URSS — et je gagerais que d'autres suivront. Aucun n'est un « roman » à proprement parler, avec ce que ce mot suppose de fiction : récits de voyage (*En Russie*, *Sibérie, Baïkal-Amour*), jeu avec le hasard (*Bakou, derniers jours*), enquête (*Le Météorologue*) ; peut-on inventer quand la réalité fournit une matière si riche et si terrible ? La Russie, c'est l'Histoire faite géographie. Aucun pays où le grand dessein révolutionnaire ait comme là pris forme, aucun où il se soit ainsi figé en une longue tragédie, aucun peuple qui vive encore, comme le russe, « sous la dramatique tenture de l'Histoire [6] ». Cette terre couturée, scarifiée, imprégnée par le passé, où subsistent dans le paysage, comme autant de récifs d'un autre âge, d'immenses ouvrages et zones industrielles abandonnés à la neige et aux vents, portant témoignage à la fois du dessein prométhéen et de la défaite, cette *terre gaste* est celle qui répond le mieux au sens de la beauté d'Olivier Rolin : « Le long du rivage s'étend à présent, sur des kilomètres, un paysage dévasté, sinistre et magnifique. [7] » De nombreuses pages témoignent de son attirance pour ces figures sensibles de la faillite que sont les ruines modernes et les zones urbaines en déshérence : sa conception de la beauté ne va pas sans une once de désastre — en quoi il manifeste, dans le sillage de Baudelaire, le goût moderne.

L'Amérique latine est l'autre tropisme géographique de l'écrivain. Si, comme le firent jadis les surréalistes, un chercheur facétieux s'avisait de dresser une mappemonde où chaque pays occuperait une surface proportionnelle à sa place dans l'œuvre d'Olivier Rolin (l'idée n'est pas aussi incongrue qu'il y paraît ; l'homme a la passion des cartes et a consacré plusieurs textes à la cartographie [8] — sans parler de *L'Invention du monde*, où c'est le globe terrestre lui-même, « cette grosse boule historiée, bruissante de contes, blasonnée de tableaux pittoresques [9] », qu'il fait tourner fiévreusement

6. *En Russie*, Le Seuil, « Points », p. III.
7. *Bakou derniers jours*, Le Seuil, « Points », p. 67.
8. Par exemple, « Une invitation au voyage » in *Circus 2*, Le Seuil, p. 735, consacré aux globes de Coronelli.
9. « Une invitation au voyage », *Circus 2*, op. cit., p. 750.

sous nos yeux), au-delà du monde curieux qu'il donnerait à voir, ce planisphère sentimental condenserait éloquemment son univers. L'essentiel des terres y serait rassemblé sur deux continents : l'immense espace de la Russie et de la Sibérie et, aux antipodes, l'Amérique latine, dont Olivier Rolin a parcouru à peu près toutes les parties, du Mexique (*Veracruz*) à la Terre de Feu (*Un chasseur de lions*). Étrangement, son amour pour la langue espagnole, très sensible dans son œuvre, ne l'a pas porté vers l'Espagne, autre pays de tragédie, mais vers ce continent excessif qui, plus qu'un lieu d'Histoire (qu'il est aussi), semble être pour lui la terre des passions.

L'AMOUR PERDU. Tout lecteur d'Olivier Rolin aura été frappé par l'insistance d'un thème pourtant traité le plus souvent avec une grande retenue : la perte de la femme aimée. Celle-ci prend des traits assez divers selon les ouvrages. Elle joue un rôle important dans les deux romans jumeaux que sont *Port-Soudan* et *Méroé*, mais elle apparaît également, de façon plus allusive, dans beaucoup d'autres — et récemment encore dans *Veracruz*. La grande discrétion de l'auteur (« Je ne vois rien à ajouter qui ne soit futile ou indiscret », écrit-il en conclusion d'une brève autobiographie [10]) ne permet pas d'en préciser la charge intime. Peu importe, d'ailleurs. Avec Olivier Rolin, on est à cent lieues des déballages intempestifs à quoi se livrent certain(e)s tenant(e)s de l'autofiction — ce qu'on a nommé ainsi à tort, la fiction en étant le plus souvent absente et, avec elle, la liberté d'invention (et même de pensée) qui est l'un des sels les plus piquants de la Littérature. Notons seulement que cette nostalgie secrète vient s'ajouter à la mélancolie historique d'Olivier Rolin, contribuant à donner à ses pages leur tonalité si particulière.

LE NARRATEUR. De même qu'ils sont *situés*, tous les livres d'Olivier Rolin sont *incarnés* — écrits à la première personne : « … l'écriture est le moyeu d'un monde insaisissable. C'est pourquoi je m'autorise à dire je, l'étant finalement si peu [11] » (si la voix qu'on entend dans *Tigre en papier* se dissimule sous un *tu*, ce *tu* équivaut manifestement à un *je*). Ce narrateur présente la plupart des traits de l'auteur, y compris dans un ouvrage proche du modèle standard du roman comme *Méroé*, (ainsi, entre autres, de certaines confidences de l'écrivain sur son adolescence), sans pourtant s'y ajuster totalement, même quand la matière est autobiographique. Qu'on pense à *Tigre en papier*, dans lequel l'expérience vécue au sein de la Gauche prolétarienne, qui constitue le substrat du roman, est retravaillée, raffinée,

10. Olivier Rolin, « Repères biographiques » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin.*
11. *Méroé*, op. cit., p. 76.

complexifiée et mise en perspective jusqu'à lui donner une portée autre que celle qu'elle avait dans le temps de l'action. Au-delà des données biographiques, somme toute contingentes, un trait d'écriture rapproche plus fondamentalement le narrateur de l'auteur — pour autant que je puisse l'appréhender. La retenue évoquée plus haut à propos de l'amour perdu se manifeste à d'autres occasions par une allure bien particulière dans l'expression de la pensée et des sentiments. Les émotions trop intimes, les idées qui pourraient sembler définitives sont souvent aussitôt révoquées en doute, dépréciées ou contrariées par une incise, une boutade (l'autodérision est l'un des principaux ressorts de cette figure) ou un commentaire en bas de page [12], comme si l'écrivain craignait de se duper lui-même — mais le premier mouvement reste écrit sur la page. Dans ces hésitations, ces réserves, voire cette désinvolture, il est loisible de lire, pour ce qui concerne les idées, la crainte de retomber dans les travers d'autrefois (les certitudes aveugles, l'absolutisme souverain du politique), souvenir qui nourrit une méfiance vis-à-vis de toute forme de *rangement* de la pensée — ce qui ne signifie ni désintérêt pour le cours du monde ni désengagement. Cette réticence rejoint, sur un autre versant, une pudeur naturelle (ou est-ce, ici encore, une séquelle de cette période ancienne où « l'individu nous semblait négligeable, et même méprisable [13] » ?) qui tient l'ego à distance et bride l'expression des sentiments. Il en résulte un ton très personnel qui, mieux qu'un « style », est la signature d'Olivier Rolin. Un exemple entre mille, en ouvrant *Circus 2* au hasard : « La beauté est un arc électrique. Nous voilà bien avancés. [14] »

LA LITTÉRATURE est, avec l'Histoire et la Géographie, le troisième pôle du triangle magique qui structure l'imaginaire d'Olivier Rolin. Comme l'Histoire, pour les mêmes raisons, parce que toutes deux donnent sens et profondeur au monde, la Littérature lui fournit un système constant de références. Il a consacré aux écrivains de nombreux articles et récits, en particulier ceux rassemblés dans *Paysages originels* (Hemingway, Nabokov, Borges, Michaux, Kawabata). Au-delà des pages qui leur sont consacrées, leur présence, explicite ou secrète, est quasi permanente. Elle va bien au-delà d'un simple jeu d'échos. La culture littéraire d'Olivier Rolin, qui va d'une connaissance intime des Anciens (l'*Iliade* l'a marqué au point qu'il a pu écrire, à propos de son engagement maoïste : « … tu ne serais pas parti ainsi, absurdement, à l'assaut des casques

12. Ainsi, dans « Boîte à outils » (in *Bric et broc*, Verdier), cette note en bas de la page 15 : « Je me relis. Bien scolaire, je le crains, etc. » ; puis : « Trois ans plus tard, je relis ma relecture… etc. ».
13. *Tigre en papier*, Le Seuil, p. 60.
14. « Boîte à outils » in *Bric et broc*, op. cit., p. 15.

et des boucliers, si tu n'avais pas lu l'*Iliade* [15] »), jusqu'aux classiques russes du XX^e siècle (Varlam Chalamov, Vassili Grossman) et à la littérature française contemporaine (il fut vingt ans durant conseiller littéraire au Seuil), — sans oublier Tintin ! —, cette culture littéraire vaste et éclectique nourrit tous ses récits, lui prêtant parfois des situations (ainsi de la roue Ferris d'*Au-dessous du volcan* qu'on retrouve dans plusieurs de ses livres) ou des interprétations, mais aussi, plus fondamentalement, organisant sa perception du monde. La réalité, dans sa complexité, est comme révélée par le fait d'entrer en résonance avec l'œuvre d'écrivains qu'il admire. De même que l'Histoire, (elle n'est d'ailleurs qu'une des formes de la médiation avec le passé), la Littérature « configure l'expérience [16] » : elle participe à la perception du monde, à l'entreprise de déchiffrement du réel dans sa diversité, sa versatilité, son *ambiguïté* [17]. Je souligne ce mot, qui me paraît emblématique de la pensée d'Olivier Rolin dans ce domaine ; il signale parfaitement ce qui fait la spécificité des œuvres littéraires au regard d'autres ouvrages de la pensée, en particulier de politique et de philosophie. Les courts essais de *Bric et broc* consacrés à ce sujet sont au demeurant des monuments de clarté, de souplesse et de pertinence — preuve que la critique littéraire ne perd rien à s'abstraire du jargon.

LE VAGABONDAGE est la *forme* par excellence d'Olivier Rolin. Même dans ses « petites géographies », même quand le cours du livre est dicté par la circonstance (les étapes du Transsibérien par exemple [18]), il ne se contente jamais de promener un miroir le long de son chemin — ou plutôt, le monde qu'il donne à voir est composé de multiples strates : les manifestations du monde sensible s'enracinent dans un terreau complexe fait d'événements passés, de savoirs, de réminiscences de lecture, de souvenirs intimes, etc. Il pourrait y avoir une ivresse à errer ainsi parmi les paysages, les époques et les livres ; mais, pour cet éternel voyageur, le voyage n'est « qu'une feinte, une fanfaronnade philosophique [19] » : malgré sa défiance à l'égard des idéologies, il ne renonce jamais à tenter d'appréhender le monde par la raison. Il distingue d'ailleurs une littérature *symptomatique*, qui se contente de mettre en scène les signes de l'époque (production qui, écrit-il, tend « à masquer tout le champ du contemporain [20] »), et une littérature *diagnostique*, qui manifeste « discerne-

15. *Tigre en papier*, op. cit., p. 60.
16. Dominique Viard, « *Rimbaud inverse* : la littérature selon Olivier Rolin » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin*, p. 263.
17. « … ce qui fait la force paradoxale du roman : d'être l'art de l'ambiguïté », in *Bric et broc*, op. cit., p. 42.
18. « Irkoutsk-Vladivostok » in *Sibérie*, Inculte, p. 15 *sq*.
19. *Mon galurin gris*, Le Seuil, p. 13.
20. « Un écrivain doit-il aimer son époque ? » in *Bric et broc*, op. cit., p. 64-65.

ment et jugement ». Il en résulte des récits capricieux, semés de rappels historiques, de réflexions personnelles, d'allusions littéraires, de digressions, « bifurcations, détours, fourvoiements [21] » qui répondent à une esthétique du discontinu, du montage, à une « logique du fragment et de l'hybridation [22] » caractéristique de la sensibilité contemporaine.

L'INVENTION. Olivier Rolin n'aime pas se répéter. La plupart de ses livres sont l'occasion d'expérimenter une manière ou une forme nouvelle. Bien peu où il n'y ait une ruse dans la démarche, une invention dans la construction, une trouvaille dans le style. Il y a parfois chez lui quelque chose de perecquien — il a d'ailleurs conçu *Suite à l'hôtel Crystal* sur une idée de l'auteur d'*Espèces d'espaces* : décrire les chambres d'hôtel qui l'ont hébergé ; ce qu'il ne s'est pas contenté de faire, insérant ces représentations dans un dispositif de récits emboîtés : tout d'abord les histoires abritées ou suscitées par les lieux, qui entretiennent entre elles des jeux d'échos ; ensuite les commentaires du narrateur dans des notes en bas de page ; enfin l'aventure du manuscrit, révélée par les notes de « l'éditeur » supposé. Les deux derniers ouvrages d'Olivier Rolin témoignent à nouveau de la grande mobilité de son écriture. *Veracruz* est un roman hybride où l'aventure du narrateur (la disparition soudaine d'une femme aimée) est suivie par les monologues de quatre personnages dont les liens avec l'héroïne restent incertains et qui semblent composer une histoire tout autre, diptyque conclu par des chapitres qui mettent l'ensemble en perspective et en questionnent le sens : une construction qui se refuse à la complétude, en une sorte de « rébellion contre l'harmonie [23] », selon le mot d'Adorno. Quant à *À y regarder de près*, il s'agit d'un recueil de *minutalia*, descriptions d'objets ou minimes créatures (galet, asperge, huître, etc.), dans le sillage du *Parti pris des choses* de Ponge, mais d'une visée et d'une facture sensiblement différentes. Ces portraits, à la fois exacts et fantasques, qui mettent en jeu toutes les ressources du langage et foisonnent par analogie, sont aussi une lutte avec les mots : « *On ne voit vraiment que lorsqu'on a trouvé les mots* [24] ». Citation qui me fournit une belle conclusion à cette présentation.

❖

Qu'on me pardonne le caractère sommaire de ces notes (il aurait aussi fallu parler de sa conception du style : « une agitation, une vive circulation

21. « Villes, livres » in *Mon galurin gris*, op. cit., p. 42.
22. Jean-Claude Pinson, « Rolin, roman russe » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin*, p. 44.
23. Theodor W. Adorno, *Notes sur la littérature*, GF-Flammarion, p. 333.
24. « L'œuf du roitelet » in *À y regarder de près*, Le Seuil, p. 12.

d'un milieu, d'un état de langue à un autre [25] » ; de son ironie presque constante, protéiforme, qui ne dédaigne pas à l'occasion d'aller jusqu'à la bouffonnerie ; de la richesse de sa langue) qui ont pour seule ambition de donner aux lecteurs d'*Europe* qui en auraient une vision partielle quelques clefs pour appréhender l'œuvre d'Olivier Rolin, et à ceux qui ne la connaîtraient pas, l'envie de la découvrir.

Gérard CARTIER

BIBLIOGRAPHIE

• Œuvres

Phénomène futur, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1983.
Bar des flots noirs, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1987.
En Russie, Quai Voltaire, 1987.
Sept villes, Rivages, 1988.
L'Invention du monde, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1993.
Port-Soudan, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1994.
Mon galurin gris, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1997.
Méroé, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1998.
Paysages originels, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1999.
La Langue suivi de *Mal placé, déplacé*, Verdier, 2000.
Tigre en papier, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2002.
Suite à l'hôtel Crystal, Le Seuil, « La Librairie du XXIe siècle », 2004.
Une invitation au voyage, illustré par Érik Desmazières, Bibliothèque Nationale de France, 2006.
Un chasseur de lions, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2008.
Bakou, derniers jours, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2010.
Bric et broc, Verdier, 2011.
Sibérie, Inculte, 2011.
Circus 1, romans, récits, articles 1980-1998, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2011.
Circus 2, romans, récits, articles 1999-2011, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2012.
Le Météorologue, Le Seuil, « Fiction & Cie » / Paulsen, 2014.
Veracruz, Verdier, 2016.
À y regarder de près, avec des gravures d'Érik Desmazières, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2015.
Baïkal-Amour, Paulsen, 2017.

25. « Mal placé, déplacé » in *La Langue*, *Circus 2*, op. cit., p. 195.

• En collaboration (ouvrages collectifs)

Pour la Pologne, Le Seuil, 1982.
« Objections contre une prise d'armes » (sous le pseudonyme d'Antoine Liniers), dans *Terrorisme et démocratie*, Fayard, 1985.
La Havane, Quai Voltaire, 1989.
Voyage à l'Est, Balland, 1990.
Semaines de Suzanne, Minuit, 1991.
Attention au départ !, Mille et une nuits, 2000.
Rooms, Le Seuil, « La Librairie du XXIe siècle », 2006.

• Traductions de l'espagnol

La Ville des prodiges, d'Eduardo Mendoza, Le Seuil, 1988.
Mille fusils à la mer, de Germán Castro Caycedo, Le Seuil, 1991.

• Film

Solovki, la bibliothèque disparue, en collaboration avec Elisabeth Kapnist, Ex Nihilo / Arte France, 2015.

• Entretiens & études

Pour les entretiens, les documents audiovisuels et les études sur l'œuvre d'Olivier Rolin on se reportera à la Bibliographie donnée en conclusion des *Carnets de Chaminadour — Olivier Rolin,* Association des lecteurs de Marcel Jouhandeau et des amis de Chaminadour, 2012, p. 275-278.
Olivier Rolin fait partie de ces écrivains reconnus par leurs pairs et loués par la critique mais qui n'ont suscité jusqu'à présent qu'une « curiosité universitaire plutôt nonchalante [26] ». Signalons, outre les *Carnets de Chaminadour*, les dossiers suivants :

Acanthe, Annales de Lettres françaises, Université Saint-Joseph de Beyrouth, vol. 18, 2000.
Scherzo, revue de littérature, n° 18-19, oct. 2002.
Olivier Rolin, littérature, histoire, voyage, études réunies par Luc Rasson et Bruno Tristmans, Cahiers de Recherche des Instituts Néerlandais de Langue et de Littérature Française — CRIN n° 49, Rodopi BV 2008.

26. Olivier Rolin, « Bibliographie » in *Carnets de Chaminadour. Olivier Rolin,* p. 277.